

Christine Belotti

La lettre à l'épreuve de la psychanalyse *

« Ce n'est pas avec des mots que nous écrivons le réel. C'est avec des petites lettres. Il y a un monde entre le mot et la lettre. »

J. Lacan ¹

La lettre dans l'enseignement de Lacan est centrale. Véritable concept de la psychanalyse, elle invite au parcours et au voyage.

Si son usage est dans un premier temps lié au déchiffrement de l'inconscient où signifiant et lettre sont liés, il annonce d'emblée un au-delà de l'amour de la vérité freudien. La lettre poursuit et dépasse l'enseignement de Freud en ce sens qu'elle en annonce une relecture liée à l'époque dans laquelle elle s'inscrit : surréalisme, linguistique, structuralisme. Le concept de lettre apparaît en 1954 pour déterminer la primauté du symbolique dans l'inconscient, mais sera, au fil des années de l'enseignement de Lacan, lié à la jouissance et au réel, d'abord comme bord entre le savoir et la jouissance, puis comme agrafe de ces deux domaines hétérogènes.

Du sens au hors-sens, la primauté du symbolique laissera place à un plus de réel. De l'inconscient langage à l'inconscient réel, de l'interprétation du désir à un mode de jouir singulier, du sujet au parlêtre, la lettre prend place entre la parole et l'écrit et oriente toute la psychanalyse lacanienne. La lettre, bifide, fait de son lieu son espace, partout et nulle part. La lettre : une face tournée vers le sens et une face tournée vers la jouissance.

Tenons-nous au plus près d'elle et suivons-la dans ses différentes définitions, qui sont de véritables repères théoriques et cliniques.

La lettre est signifiante

La Lettre volée ² est une nouvelle de l'écrivain américain Edgar Allan Poe. Elle paraît en décembre 1844 sous le titre *The Purloined Letter* et sera traduite par Charles Baudelaire, son frère spirituel, sous le titre *La Lettre*

volée. Elle fait partie des soixante-dix contes de Poe et contient en son écriture le roman policier tout en annonçant dans sa forme le structuralisme. Lacan s'en servira pour faire valoir la suprématie du symbolique. En effet, dira-t-il, « c'est l'ordre symbolique qui est pour le sujet constituant en démontrant la détermination majeure que le sujet reçoit du parcours d'un signifiant ³ ».

L'histoire se passe à Paris. Le préfet de Paris vient informer le célèbre détective Auguste Dupin de la disparition d'une lettre importante dans le boudoir royal. Un certain document a été soustrait à la reine et se trouve toujours en possession du voleur, le ministre D. Pour cette affaire qui demande le plus grand secret, une somme importante est proposée. Le détective Auguste Dupin accepte de résoudre l'affaire en expliquant à son ami, le narrateur dans le conte, comment s'y prendre pour retrouver la lettre. En effet, le préfet de police mandaté par la reine a déjà fouillé les pièces de l'hôtel du ministre D. de fond en comble. Fouilles, perforations, sondes..., la lettre demeure introuvable depuis dix-huit mois. Dupin va expliquer alors au narrateur que le préfet de police ne peut résoudre l'énigme, car il part du postulat qu'elle est minutieusement cachée, et va démontrer comment une lettre peut être dissimulée en étant mise en évidence.

Comment cette lettre a-t-elle été dérobée ? La reine est en train de lire une lettre quand le roi entre dans le boudoir. Elle pose alors la lettre à l'envers sur la table, la suscription au-dessus. Le contenu du message est retourné. Le ministre D. entrant alors dans la pièce se rend compte de la scène. Il voit que le roi n'a rien vu et en profite pour dérober la lettre en la remplaçant par une autre, sous les yeux de la reine qui ne peut rien dire de peur d'éveiller les soupçons du roi. La reine sait que le ministre a vu la supercherie.

Ce papier dans la nouvelle confère à son détenteur un certain pouvoir, nous dit Poe : faire chanter la reine. C'est le fait de la possession de la lettre et non son usage qui crée ici l'ascendant. S'il en use, l'ascendant s'évanouit.

Comment s'y prend notre détective pour résoudre l'énigme ? Il convoque le souvenir d'un brillant garçon de 8 ans qui jouait au jeu de pair-impair, dont la règle est la suivante : un des joueurs tient dans sa main un nombre de billes et demande à l'autre : pair ou impair ? Si celui-ci devine juste, il gagne une bille, s'il se trompe, il en perd une. Ce garçon gagnait toutes les billes par un jeu de divination qui consistait dans la simple observation et dans l'appréciation de l'intelligence de ses adversaires. Chance ?

Identification ? Dupin pense que si le préfet se trompe c'est faute de cette identification avec l'intelligence avec laquelle il se mesure. L'enfant, prenant la même expression que son adversaire, attendait ainsi que les mêmes sentiments arrivent.

C'est en se rendant à deux reprises chez le ministre D. que Dupin, muni de ses lunettes à verres fumés, mettra la main sur la lettre, déposée dans un porte-cartes suspendu par un ruban au-dessus de la cheminée. La lettre est salie, frappée, repliée et recachetée. Dupin, ayant détourné le regard du ministre, s'en empare et la remplace par une autre avec une inscription vengeresse. C'est elle maintenant qui tient le ministre, nous dit Poe, car il ignore qu'elle n'est plus chez lui.

Comment Lacan va-t-il s'emparer de *La Lettre volée* ? La leçon sur *La Lettre volée* prononcée le 26 avril 1955 au cours du séminaire *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*⁴ fut d'abord publiée dans une version écrite en 1956. Cette dernière servira d'ouverture aux *Écrits*⁵ en 1966 avec quelques modifications. Si elle y trouve sa place, c'est que la lettre est capitale dans son enseignement. Ainsi détournée, elle manque à sa place et vient souligner la façon dont l'horizon imaginaire est détrôné au profit de la structure.

Le conte est construit autour de deux scènes, nous dit Lacan, « l'une primitive, l'autre de répétition⁶ ». La première scène se passe dans le boudoir royal, la seconde dans le bureau du ministre.

Trois temps logiques se succèdent, organisant trois regards. Un premier indique que le roi ne voit pas la lettre. C'est le temps de l'aveuglement. Un deuxième temps indique que la reine voit que le roi ne voit pas la lettre. Le temps 3 indique que le ministre saisit les deux regards et s'empare de la lettre. Une décision est prise le temps d'un regard.

La seconde scène répète la structure de la première : la police au temps 1 prend la place du roi qui ne voit pas la lettre. Le ministre au temps 2 prend la place de la reine et se trouve alors à son tour couvert par l'aveuglement de la police. Dupin prend la place du ministre au temps 3 en s'emparant de la lettre et en la remplaçant. Lacan dira que le ministre et Dupin se trouvent féminisés, possédés littéralement.

On ne connaît pas le contenu de cette lettre et cela n'est pas important. Ce qui compte, dit Lacan, c'est que « le déplacement du signifiant détermine les sujets dans leurs actes⁷ », et il ajoute : « Si l'histoire se répète, c'est que quelque chose insiste de la chaîne signifiante. Et c'est là ce qui pour nous le confirmera comme automatisme de répétition⁸. »

Pourquoi la lettre n'a-t-elle été trouvée nulle part, la police ayant cherché partout ? Elle est dotée d'une propriété de « nullibiété ⁹ », néologisme forgé par Lacan qui désigne son non-lieu. Passant d'une main à une autre, elle change de place et ne signifie plus dès lors la même chose. Celle dont le trajet est prolongé est, non pas volée, mais détournée. L'ascendant qu'un sujet tire de la situation ne tient donc pas à la lettre mais, qu'il le sache ou non, au personnage qu'elle lui constitue. Pour chacun, « la lettre est son inconscient ¹⁰ », dit Lacan, « c'est son inconscient avec toutes ses conséquences, c'est-à-dire qu'à chaque moment du circuit symbolique, chacun devient un autre homme ». Une lettre arrive toujours à destination.

Si le ministre se fait dérober la lettre par le détective Dupin, ce n'est ni grâce à son stratagème ni à son intelligence. Le recours au jeu de pair-impair est destiné à nous leurrer, car ce qui prévaut avec cette *lettre volée*, c'est la structure des choses dans leur répétition. Mais alors, cette lettre, comment la prendre ?

La lettre, structure localisée du signifiant

Lacan répond à cette question dans « L'instance de la lettre ou la raison depuis Freud », discours prononcé devant les étudiants en philosophie à la Sorbonne en 1957 et repris dans les *Écrits* : il faut la prendre « tout uniment à la lettre ¹¹ ».

Lacan va s'appuyer sur la linguistique et opérer un renversement du signe chez Saussure en plaçant le signifiant sur le signifié, faisant jouer à la barre un effet de résistance. Un signifiant pris isolément ne signifie rien. Il ne prend sens qu' accolé à un autre signifiant. « La notion d'un glissement incessant du signifié sous le signifiant s'impose donc ¹² », dit Lacan.

Ce renversement du signe viendra mettre en lumière la structure de langage de l'inconscient. À la lumière du signifiant et inspiré par les travaux de Roman Jakobson, Lacan fera une nouvelle lecture des rêves de la *Traumdeutung* freudienne. Les mêmes lois organisant le rêve et le langage, la métaphore et la métonymie précisent la condensation et le déplacement. L'apport de la linguistique moderne et du structuralisme opère donc un tournant majeur dans une relecture sous la primauté du signifiant et de ses lois.

Si la lettre est prise dans la logique signifiante, elle ne se réduit pas au signifiant comme dans *La Lettre volée*, où ce qui est central, nous dit Luis Izcovich dans « Lettre et nomination », c'est le pouvoir de la lettre. « La lettre en tant que pur signifiant veut dire qu'il s'agit d'un signifiant

hors chaîne ¹³ ». Dans le texte de 1957, la lettre est support matériel, « structure essentiellement localisée du signifiant ¹⁴ ».

Nous sommes à ce moment dans l'inconscient langage et dans le temps du déchiffrement de l'inconscient mais avec un au-delà du sujet, la part vivante qui va bientôt se formuler et que l'instance de la lettre annonçait déjà.

La lettre est littoral

Si jusqu'à présent la lettre était prise dans la logique signifiante, elle se trouve prendre un tout autre usage dans « Lituraterre », en 1971, où elle apparaît distincte du signifiant. Initialement paru dans la revue *Littérature*, ce texte sera repris en tête des *Autres écrits* ¹⁵ et reprendra *La Lettre volée*. Jeu de mots et équivoque font porter un autre statut à la lettre : celui d'ordure dans littérature en tant que *litter* signifie « ordure », et celui de rature dans *lituraterre* en tant que *litura* signifie rature, dévalorisant du même coup le symbolique et les semblants. « Lituraterre » subvertit littérature, produisant renversement et cassure. C'est ainsi que Lacan ouvre son texte : « La lettre n'est-elle pas littérale à fonder le littoral ? [...] c'est autre chose qu'une frontière [...] le bord du trou dans le savoir, voilà ce qu'elle dessine ¹⁶. » Entre le savoir et la jouissance, il y a le littoral qui sépare deux domaines hétérogènes.

C'est alors qu'il revient d'un voyage au Japon en survolant la plaine sibérienne que la lettre lui apparaît comme dessin, trace, « une rature d'aucune trace qui ne serait d'avant ». Il s'agit de saisir ici que la trace n'est pas première ; par la rature, la trace surgit. Le signifiant, semblant par excellence, se casse pour faire trace de réel, dépassant le sens pour arriver au hors-sens. L'exploit de la calligraphie sera de produire la rature. Avec l'écriture chinoise, nous ne sommes plus dans le lien de la métaphore et de la métonymie et tout ne se déchiffre pas. Il y a une limite au savoir.

Lacan fait du nuage un signifiant duquel il pleut une trace, le signifié. La trace efface le signifié. La lettre est seconde, conséquence du langage. Signifiant et lettre se trouvent ici séparés. Tout cela amènera Lacan à dire que « c'est la lettre comme telle qui fait appui au signifiant [...] le sujet est divisé, comme partout, par le langage mais un de ses registres peut se satisfaire de la référence à l'écriture et l'autre de la parole ¹⁷ ».

Le signifiant est symbolique et la lettre ravinement dans le réel.

La lettre *fixion* de jouissance

Les années 1970 marquent un tournant radical dans l'enseignement de Lacan. Le sujet pris dans l'articulation signifiante s'efface sans disparaître pour laisser place au parlêtre. En 1975, Lacan dira : « Nous sommes des parlêtres, mot qu'il y a avantage à substituer à l'inconscient, d'équivoquer sur la parlote, et sur le fait que c'est du langage que nous tenons cette folie qu'il y a de l'être ¹⁸. » L'être parlant a un corps qui n'est pas qu'un sac, une forme. « Le corps a une autre façon de consister ¹⁹ », dit-il encore en 1975.

Dès lors, le déchiffrage du fantasme ne s'opère pas sans la résonance de la lettre et sa marque sur le corps. Là où le signifiant raisonne avec ses lois, la lettre résonne. Cela fera dire à Lacan que l'interprétation de l'analyste doit toujours tenir compte du sonore dans ce qui est dit, et que ça doit consonner avec l'inconscient ²⁰. Les signifiants font fiction dans les formations de l'inconscient quand la lettre fait *fixion*. « La lettre ne fait pas semblant », dit Luis Izcovich dans « Lettre et nomination ²¹ ». Par l'intermédiaire du symptôme, elle fixe sa marque sur le corps. Le corps comme substance jouissante n'est plus subordonné au symbolique.

Dans le séminaire *Encore*, Lacan donne toute sa place à l'écrit : « La lettre ça se lit. Ça se lit littéralement [...] dans le discours analytique, il ne s'agit que de ça [...] de ce qui se lit au-delà de ce que vous avez incité le sujet à dire ²². » La jouissance « qui ne sert à rien » et qui ne peut se dire a partie liée avec le signifiant. Le signifiant est la condition de la jouissance, la parole est un moyen de jouissance. « Là où ça parle, ça jouit ²³ », dira Lacan.

Le signifiant sera désormais considéré comme signe du sujet. On ne vise plus le corps parlant par l'interprétation et le déchiffrage de l'inconscient langage, mais le corps jouissant par un signifiant prélevé dans la langue et qui fait lettre, l'être du sujet. À partir du signifiant tout seul extrait de la langue, Lacan pourra dire « Y a d'l'Un ²⁴ ». Extraire un signifiant de la langue est un autre mode de jouir. Et la fin de la cure analytique visera l'identification au symptôme comme mode de jouir singulier. Ce qui s'écrit est une nouvelle façon de faire avec la langue dans la parole. Le langage dans sa dimension symbolique n'est plus premier. C'est la langue comme *motérialité* jouissante qui prime. Le langage est ici élucubration sur la langue.

Pour conclure, nous dirons que la lettre traverse l'enseignement de Lacan et toute la cure analytique. Elle est liée à l'inconscient, ne cesse de l'interroger et lui fournit ses différentes écritures. Penser la lettre, c'est

penser l'inconscient, d'abord langage puis réel. À n'être pas là où elle est attendue, la lettre circule sans message ; chacun est assujéti à son pouvoir de le transformer. Pur signifiant, son pouvoir est central et anticipe le réel dès son apparition. Si le symptôme se déchiffre dans sa lecture de l'inconscient langage, il prendra valeur de réel où la lettre, remaniant le symptôme, lui devient équivalente et donne au sujet un nom, intraduisible, le nom de l'être. La lettre est nouée au corps quand, faisant littoral, elle donne la manière à la langue d'être matière du corps. La lettre fait trace de signifié dans et sur le corps. Parole et écrit, lecture et écriture, la lettre fixe l'être et fait contrepoids à la fixation du symptôme. Le symptôme, lui, ne cesse de s'écrire, mais, reconnu par le sujet, il lui permet une nouvelle modalité d'en jouir qui fait identité.

Un usage spécifique de la lettre

K. est une jeune fille de confession musulmane. Elle est née de parents maghrébins de nationalités différentes. Quand je la reçois il y a trois ans, elle est en CM2. Elle a 10 ans. Elle dira : « Je ne comprends pas ce qu'on me demande. » Les premiers entretiens sont pour elle l'occasion d'évoquer son rapport à ses semblables, une sœur notamment. Devant une paire de baskets dans une boutique, ne sachant que faire, elle choisit comme sa sœur.

Au retour d'un confinement particulièrement difficile où elle reste confinée dans le noir et devant le miroir, elle me dit : « Connaissez-vous Marylin Monroe ? Et pourquoi Napoléon est-il célèbre ? »

Elle déclare d'emblée ne pas vouloir parler et demande à écrire. Je prends cela comme un axiome qui va orienter le travail et désigner ma place.

Elle déploie un savoir sur l'histoire du cinéma et date deux films avec Marilyn Monroe : *Les Hommes préfèrent les blondes* et *Certains l'aiment chaud*. Intéressée par les mangas, elle classe, trie, ordonne les clans, les lignées par nom. Elle dresse des listes et répartit les pourcentages des lignées selon leurs origines. Si la jeune fille qu'elle est soigne son apparence, son corps porte et marque la fatigue. Elle marche lentement, dit à voix basse ne pas avoir le courage d'articuler et s'endort régulièrement en séance, la tête dans les bras. Ce savoir qu'elle amène par écrit vise sa place dans l'Autre du langage par les figures tirées du cinéma, de l'histoire et de la littérature : Marylin Monroe, Napoléon et Rin, orpheline chinoise en lice pour une académie prestigieuse d'un empire. K. n'évoque aucun moment d'enfance ni aucun rêve.

Elle me demandera dans un second temps de lui poser des questions par écrit sous « forme de messages » sur Simon, un garçon qu'elle aime.

Ce sera un premier échange de lettres adressées. Apparaît dans le texte la crainte d'un demi-frère plus âgé qui la suit, l'épie et se montre susceptible de lui faire du mal. L'amour est interdit et il est interdit d'en parler. Elle pourra gommer la feuille jusqu'à la trouer, faisant disparaître toute trace de ce sujet. K. refuse de parler si elle n'a pas « le mot juste ». Et quand elle ne veut pas répondre, c'est avec un « hors-sujet » qu'elle décline la question. Si K. dispose du langage, la parole s'avère insuffisante à assurer le nouage de la langue et du corps. Les mots n'ont pas pris corps mais leur matérialité va lui donner un appui pour restaurer la béance imaginaire.

Sa demande portera ensuite sur une série de mots qu'elle me demande d'expliquer, mots tirés du manga *Black Lover* : « être déchu, relégué à un rang, aristocrate, altesse, hommage, sourire mélancolique ». Le dictionnaire sera le moyen de trouver quelques définitions. Un mot doit trouver sa définition. À un signifiant correspond une signification. À un mot correspond une chose.

Au retour des vacances d'été de 2023, elle me demandera si elle peut expliquer ses trois semaines au centre de loisirs. Elle prend alors la parole et s'exprime désormais à voix haute. Elle dessinera un centre O duquel elle fera partir trois flèches représentant chacune une semaine. La deuxième semaine aura été particulièrement « horrible », K. étant « maltraitée par une animatrice qui lui fait ramasser de la nourriture rapportée de chez elle pour une jeune ». Manger est précieux.

Un sentiment d'humiliation et de discrimination apparaît. Elle évoque deux scènes au collège où elle dit avoir dû défendre sa place en cours. Punie, collée, rabaisée, on la relègue au fond de la classe. « On laisse dormir l'élève ukrainien » alors qu'on lui demande à elle de « relever la tête ».

Elle fait part de son agitation : « Je me sens agitée et mélancolique. Je parle en classe et je ne comprends pas ce que je dis. Je ne comprends pas les mots qui sortent, ni le chant anglais. » Elle parle et chante à voix haute en cours.

Si écrire l'amour pour Simon l'apaise et « la met de bonne humeur », les mots qui sortent d'elle l'agitent. Les mots non réglés par la voix la persécutent. Ils parlent tout seuls. Le signifiant et le langage sont autonomes.

Constituée comme lieu d'adresse, désignée script, j'accueille ce travail qui passe par l'écrit, écrit comme lest d'une parole dérégulée. L'interdit se loge-t-il au cœur même de la langue qui fait silence ? Et quel usage fait-elle de la langue dans sa parole ?

Si la première partie du travail a consisté à repérer sa place dans l'Autre du langage et à questionner la langue française dans son rapport à l'histoire, la seconde permet-elle, par l'introduction d'un point de vue, de questionner sa place parmi les petits autres ? Le trajet de cette jeune fille décrit la façon dont les mots qui n'ont pas pris corps ont pris le corps. Sa formulation « je suis mélancolique » marque un tournant dans le travail et, trouvant force de voix, attrape en même temps le corps endormi. La posture se redresse, la tête se relève. Ce signifiant de l'Autre se corporise, c'est-à-dire fait prendre corps.

Elle reprend le sport arrêté avec le confinement lié à la covid : danse, natation, basket. Elle écrit « préparer une performance » mais ne peut rien en dire : « Pas le mot juste. »

Dernièrement, elle me disait écouter le chaoui et le kabyle, chants algériens, « à bien différencier par le son » du chant marocain. L'écouter traduire en un français quasi littéraire un chant chaoui, il me venait à l'esprit que son mode langagier portait sur la matière langagière, hors signification, un Dire qui dirait la performance, toute.

À la lumière des différentes définitions de la lettre chez Lacan, K. fait un usage particulier et spécifique de la lettre. Si la lettre est support matériel en 1957, puis litière, littoral en 1971, l'écriture du nœud en 1975 et son lapsus nécessitent un dire qui nomme une singularité de jouissance. Si les signifiants venant de l'Autre la persécutent (frère, animatrice, professeurs), la jouissance quasi autistique qu'elle fait de la lettre ne trouve-t-elle pas à se renouer par l'adresse qu'elle en fait ?

* [↑](#) Texte produit dans le cadre de la formation de l'Espace clinique Champagne Ardenne, 2023-2024.

1. [↑](#) J. Lacan, « Conférences et entretiens dans les universités nord-américaines », *Scilicet*, n° 6-7, Paris, Le Seuil, 1975, p. 42-45.
2. [↑](#) E. A. Poe, « La lettre volée », dans *Histoires extraordinaires*, Paris, Flammarion, 1965.
3. [↑](#) J. Lacan, « Le séminaire sur "La lettre volée" », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 12.
4. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1980, p. 225-240.
5. [↑](#) J. Lacan, « Le séminaire sur "La lettre volée" », art. cit., p. 11-61.

6. [↑](#) *Ibid.*, p. 12.
7. [↑](#) *Ibid.*, p. 30.
8. [↑](#) *Ibid.*, p. 45.
9. [↑](#) *Ibid.*, p. 23.
10. [↑](#) *Ibid.*, p. 35.
11. [↑](#) J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient, ou la raison depuis Freud », dans *Écrits, op. cit.*, p. 495.
12. [↑](#) *Ibid.*, p. 502.
13. [↑](#) L. Izcovich, « Lettre et nomination », *Figures de la psychanalyse*, n° 19, 2010-2011, p. 81-90.
14. [↑](#) J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient, ou la raison depuis Freud », art. cit., p. 501.
15. [↑](#) J. Lacan, « Lituraterre », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 11-20.
16. [↑](#) *Ibid.*
17. [↑](#) *Ibid.*
18. [↑](#) J. Lacan, « Conférences et entretiens dans les universités nord-américaines », art. cit., p. 42-45.
19. [↑](#) *Ibid.*
20. [↑](#) *Ibid.*
21. [↑](#) L. Izcovich, « Lettre et nomination », art. cit., p. 11.
22. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 29.
23. [↑](#) *Ibid.*, p. 104.
24. [↑](#) *Ibid.*, p. 12.